Source : Louis DELLUC, « La foule devant l'écran » dans *Photogénie* (1920)
© édition De Brunoff, 1920, pages 104-120

LA FOULE DEVANT L'ÉCRAN

Les cinématographistes ne voient pas si loin. Ils ne voient même pas les yeux des autres. Vous les étonneriez beaucoup en leur disant qu'ils sont grotesques de dire toujours : « Le public veut ça… Les spectateurs demandent ça… » etc. Quelle erreur ! Un libraire peut parler des volontés de sa clientèle, et aussi à la rigueur un directeur de théâtre. Mais pas un cinégraphiste. La foule du cinéma c'est l'univers entier.

Je viens de voir une belle course de taureaux à Saint-Sébastien. Le temps n'est pas venu – et ne viendra jamais – d'instituer à Paris une chronique de tauromachie. Cela prouve que c'est pour nous un art étranger. Que le cinéma le remplace ! La terre de soleil a son soleil et le sang et les jeux cruels et beaux dont Paris ne ferait rien. Mais nous avons ce qu'elle a : la foule. Le cinéma est le seul spectacle où toutes les foules se rencontrent et s'unissent. Aucun art, aucun sport n'obtiendront cela. Ainsi des corridas espagnoles.

Trente mille spectateurs se font une âme commune devant les estocades de Gaona comme devant Rio Jim et Charlot. Où trouver cette unanimité ? Le théâtre d'Orange indique à peine ce qu'était le public ancien des grands hémicycles romains ou helléniques. Le cinéma les remplace.

Puisque ceux qui font du cinéma ne comprennent pas, en France, cet ensemble étonnant du public, ils ne feraient pas de mal de suivre quelques courses à mort. Ils sauraient peut-être que le cinéma n'est pas un art populaire. Il appelle à soi non le peuple, mais la foule. Et la foule contient tout. Les aficionados qui injuriaient Paco Madrid et acclamaient Dominguin comportaient, pêle-mêle, voyous, noblesse, mondaines, artistes, mercantis, etc. Le style d'une faena ou d'une pasa de muleta touchait aussi bien les galapiats que les marquis aux vieux noms. La musique, la peinture, la poésie ne font point cela. Le cinéma le fera. Il faut seulement penser que l'écran-à-images n'appartient pas plus aux gens de Belleville qu'à ceux de Monceau. La foule résume le monde.

La corrida même est un enseignement pour le cinématographiste. La beauté s'y multiplie. Tout y est visuel ! Quelle pantomime ! Et que de drames ! Ils sont muets et parlent vigoureusement. Un picador, une espada, un taureau ont des masques immobiles, pleins de tragédie. Après cela on souffre de revoir tels de nos trop jeunes premiers débiles et amorphes.

Si j'avais le temps, je vous dirais aussi que l'Espagne, qui n'est rien dans le cinéma mondial, pourrait être tout. On y trouverait la plus pure matière photogénique. Des ciels d'harmonie, des paysages décoratifs, des types nets et émouvants, des cadres supérieurement composés, une intensité et des silences incomparables. Mais il y a trop à dire sur le cinéma, avec ou sans corridas.

M. Louis Feuillade, père de *Judex*, de *Tih-Minh* et de *Barrabas*, sait toucher le point sensible du populaire. Il ferait mieux de parler à la foule. Il a pourtant connu la symphonie unanime des foules de corridas. Longtemps, dans le Torero, il disséqua la science de Machaquito, de Gallito, de Bombita et de Pastor. Les voyait-il en Espagne ? Le Torero est de Nîmes, Louis Feuillade aussi. Les spectateurs des grandes arènes de Nîmes vibrent et ça se voit. Il y a plus de sobriété extérieure dans la passion espagnole. C'est tout de même mieux que le public, à Nîmes, c'est une foule, sinon la

foule. Et la foule était à Saint-Sébastien l'autre jour. Et elle est au cinéma. Et c'est si facile de lui parler. Qui lui parlera ?

⁂

Les corridas, les combats de coqs, les assauts de lutte, l'amour du poignard, du sabre d'étudiants, de la boxe libre, des ecchymoses et du sang, le goût enfin de la souffrance donnée en spectacle provoque l'indignation de tout Français qui prétend au minimum de tact et de civilisation, c'est une affaire entendue.

Et le cinéma ? Pourquoi la « clientèle fidèle et élégante » de la plus mondaine salle du Paris de l'Ouest ne saurait-elle se passer de voir des films populaires ? D'aimables oisifs, des artistes, des courtisanes, des industriels et une vaste majorité de bourgeoises de première classe, tout ce public satisfait et confortable, amenuisé par des années de vie brillamment parisienne, semble ne pas devoir souffrir autre chose que du beau ou au moins du nouveau. Les films américains très remarquables y sont fêtés, et tout ce qui est moderne est vraiment à sa place dans cet asile correct où les fauteuils, les ouvreuses, le bar, l'orchestre, l'éclairage témoignent du meilleur ton souhaitable.

Pourtant les pires ciné-romans sont inscrits régulièrement au programme et obtiennent, bien entendu, de vastes succès de rire. Depuis les *Pardaillan* ou *le Courrier de Lyon* jusqu'aux récents *Judex*, il fut peu de semaines où ce public de race ne passât pas une heure en railleries, gloussements et autres convulsions de férocité. Un admirable film comique, dû à Charlie Chaplin, décevait peut-être ce besoin de rire dévastateur. Et c'est pourquoi nous verrons longtemps dans cette salle aimable des bandes dites populaires qui permettent aux êtres raffinés de signaler publiquement leur supériorité.

Quand la vogue était à Mascamor et à sa note de violoncelle tragique, dont l'effet est si amusant, l'âpreté des spectateurs de luxe s'en donnait à cœur joie. Avez-vous remarqué comme cette âpreté porte à faux ? C'est que, trop prévenu, ce public-là manifeste nerveusement une colère farce qui devrait être spontanée.

⁂

Autre public. Bistrots, marchands de charbons, tenanciers des salles de Paris et sa banlieue sont accourus à la présentation de *la Dixième Symphonie* par Pathé.

La Dixième Symphonie était le film très annoncé et très attendu du jeune metteur en scène Abel Gance, dont les premiers essais : *Mater Dolorosa* et *la Zone de la Mort*, mêlaient à une audace brillante de technique et d'interprétation une intéressante exaltation imaginative. *Mater Dolorosa*, qui n'était d'ailleurs qu'une ébauche, a une importance sérieuse dans l'histoire artistique de notre cinéma.

La Dixième Symphonie affirme, avec, ça et là, une sorte de puissance, les mêmes qualités de conception visuelle. Peut-être vaudrait-il mieux que la saveur littéraire qu'on y trouve soit le résultat du coup d'œil au lieu d'en être le moteur essentiel, mais rien ne prouve que l'équilibre juste de

ces rapports ne se rétablira pas quelque jour. La force même de ces qualités nous assure de leur mise au point future.

La même autorité insiste aussi sur des défauts qui apparaissaient déjà sérieux jadis : un désordre fabriqué, une tendance à substituer le détail au fond, une abondance de sensibilité déviée qui remplace parfois la sincère intensité humaine ou lyrique.

Faut-il ajouter que les directeurs de salles, présents chez Pathé l'autre jour, ont préféré les défauts ? L'un d'eux m'a parlé avec enthousiasme de ce chœur de domestiques qu'une audition musicale fait sangloter. Et cet autre qui se récriait sur les danses symboliques intercalées dans le drame ! Il n'avait rien compris et eût aussi bien admiré un calendrier colorié avec les Printemps, Eté, Automne, Hiver traditionnels. Les épigraphes qui servent de sous-titres et signées : Chopin, Rostand, Charles Guérin, etc., ont également beaucoup plu. Je ne parle pas du rayon de soleil sur le Bouddha, de la Statue blanche sous la lampe, ni surtout des complications sentimentales ou cyniques des personnages, qui ont atténué leur personnalité sans doute dans la fréquentation de Wilde ou de Lorrain ou d'un rétrospectif Baudelaire qui n'exista jamais.

Comme je préfère les mains de Séverin-Mars sur le piano, et Séverin-Mars lui-même et sa sobriété pensive et passionnée ; et les frémissements d'Emmy Lynn, dans tous les moments où elle ne pense pas à la *Victoire de Samothrace* et où nous ne pensons pas à Sarah Bernhardt, Emmy Lynn et son éclatante *matière* photogénique ; et le vieux monsieur qui écoute dans un coin du salon, et les bêtes, et les fleurs et « tout ce qui se passe dehors, » et… et… bien d'autres choses…

Mais ce que je préfère n'est pas ce que l'on préfère. Et le grand public sentira peut-être comme les directeurs de salle, et fera un grand succès à tout ce qui est voulu et surchargé dans cet ensemble généreux. Les meilleures pièces de Henry Bataille n'ont-elles pas triomphé pour le truc morbide et la psychologie tortueuse de fragments, qui, en fait, alourdissaient de vives beautés pathétiques ?

L'important est que l'auteur de *la Dixième Symphonie* ne pense pas tout à fait comme ce public. Et que *la Dixième Symphonie* ait d'heureuses suites – que l'on suivra.

⁂

Autre public. Le Tout-Aurillac des premières – et des secondes – à la séance du samedi soir dans l'unique cinéma-palace de la ville. Convalescents, soldats du dépôt, familles comme il faut, demoiselles comme il en faut, la fumée des pipes, les ritournelles d'un piano désaccordé, le tout dans une salle profonde et un froid noir et *le Courrier de Washington* sur l'affiche.

On projette aussi *la Lumière qui s'éteint*, film anglais présenté à Paris l'hiver dernier. Malgré son inculture presque unanime, le public est vigoureusement touché par l'aventure *intérieure* de Masie, de Dick et de Torp. Et vous savez ce qu'est devenue, filmée, l'œuvre du grand Kipling. Anecdote quelconque, mal photographiée et mal meublée, avec un gros monsieur triste pour interpréter Dick, – quand y verrons-nous Douglas Fairbanks ?… – un bellâtre pour Torp, une sotte pour Masie et d'inadmissibles combats arabes dans un Soudan de Khartoum et, disons-le, de carton. Voilà un film à refaire.

Pourquoi ce public paysan et brutal a-t-il été ému devant cette gaucherie sans art et sans autorité ? Comprendra-t-il mieux quand le même drame sera devenu un très beau film ?

IRÈNE CASTLE

que vous devez voir dans *Cœur d'héroïne*, *La Marque de Caïn*, *Un Homme*, *Une Femme*, *La Fille de Bohème*.

⁂

Dans un affreux petit cinéma de Clermont-Ferrand, j'ai vu la sensibilité populaire. Le charme de l'écran épanouit violemment le goût des foules si rebelle à se laisser cultiver par tout autre art. Quelques centaines d'ouvriers et de femmes simples s'attachèrent à la délicatesse d'un petit film japonais, sans action, fait de gestes, de fleurs et de papiers décorés. Après quoi un épisode de *Cœur d'héroïne* avec Irène Vernon Castle. Vous croyez peut-être que ce public s'émut surtout du drame ou de ses péripéties feuilletonesques ? C'est à peine s'il y prit garde. Il vécut une heure de joie rien que pour les robes d'Irène Castle, l'harmonie des ameublements et la grâce remarquable des accessoires.

Ailleurs, dans une autre ville et dan une autre salle, mais devant un public tout semblable, Sessue Hayakawa, le Japonais de *Forfaiture* qui paraissait dans *Ames d'étrangers*, fut suivi, compris, aimé intégralement. Le même film que j'avais vu à Paris, dans un cinéma élégant, avait fait sourire. Et c'est le cinéma élégant qui avait tort.

Voilà une des choses les plus miraculeuses du cinquième art. Il touche l'unanimité des foules, sans exiger cette préparation cérébrale que donne le livre ou la musique. Et c'est pourquoi l'élite intellectuelle française se défend encore d'aimer le cinéma et surtout d'avouer son amour pour lui. Quelle révolution, en vérité ! Déclarer tout à coup aux plus raffinés des Latins qu'ils peuvent admirer une réalité ignorante des études classiques. La guerre qui bouleverse tout, facilitera peut-être cette adaptation brutale et délicieuse, mais plus d'un lettré geindra intérieurement que c'est viol ou sacrilège ou attentat. Pourquoi pas rêver d'entrer à Polytechnique sans examen ? Pourquoi pas supprimer les neuf dixièmes des fonctionnaires de notre administration ?

Il est joint à cela le souci de la tradition mondaine, si stricte et si gentiment aveugle quand il s'agit d'évoluer. Mirbeau fulminait contre le misonéisme des gens du monde. Que n'eût-il pas dit s'il avait promené au cinéma ses loisirs de pamphlétaire ? Au moins il eût découvert avec un étonnement exquis la finesse active du peuple dès que l'écran s'anime.

Cette finesse gagne énormément du fait que le peuple est timide. Dès qu'il n'est pas dans un café-concert, l'ouvrier est réservé. Ainsi, une représentation à la Comédie-Française n'est particulièrement supportable que le dimanche soir, et à condition de vous installer au poulailler. La foule n'étant pas bien élevée, ne se permet pas volontiers d'être mal élevée. Nul doute par exemple que si, pour ses représentations de Verhaeren et de d'Annunzio, Mme Ida Rubinstein avait réservé les trois mille places du Châtelet aux Parisiens des usines, elle eût obtenu des impressions intéressantes et un juste hommage ; les Parisiens du boulevard, *invités* mais non préparés selon les règles ordinaires, témoignèrent de leur liberté d'esprit en poussant des cris d'animaux. Cette attitude avait, comme principal inconvénient, celui de les empêcher d'entendre.

Le public populaire entend parce qu'il écoute. Il écoute, parce qu'il se tait. Le silence aide sérieusement à regarder et à voir. Bavarder devant un film est aussi imprudent pour son intelligence que bavarder pendant *Pélléas* ou *Parsifal*. Les abonnés de l'Opéra, qui se ruent chaque vendredi au cinéma du Colisée, seraient bien empêchés de vous dire, à la sortie, si un film est autre chose qu'un film. La soirée s'est passée en conversations animées, coupées de rires aigus, de toux distinguées, et parfois de glapissements féroces quand une ou deux loges ont daigné signaler que le spectacle était

particulièrement ingénu. Je serais désolé qu'on modifiât quoi que ce fût au rite des vendredis du Colisée.

Je préfère les spectateurs plus calmes. Les meilleurs, à mon agrément, je les ai trouvés dans les faubourgs. Je vous répète sans malignité aucune, qu'ils ne me plaisent pas seulement par leur silence et leur attention, mais surtout par leur finesse, leur goût, leur pénétration. Peut-être si les autres regardaient l'écran avec attention et silence, verraient-ils cette beauté mystérieuse qui jusqu'ici se montre si partiale à choisir ses dévots. Mais je n'en suis pas sûr. Ah ! que c'est gênant d'avoir lu trop de livres, et comme ils sont embarrassés d'eux-mêmes devant l'écran tous ceux-là qui ont bourré leur existence de littérature !

Longtemps, je suis allé chaque semaine rue de la Fidélité, près de la gare de l'Est, dans une petite salle où fréquentaient pêle-mêle des mécanos, des marlous, des manœuvres et des conditionneuses. L'apparition des premiers films de la Triangle provoqua d'étranges enthousiasmes. Pourtant ces films sont pleins de subtilités élégantes. Ceux qui se souviennent de *Molly*, du *Lys et de la Rose*, de *Peggy*, d'*Illusion*, de l'*Autel de l'Honneur*, savent que le luxe notamment y est conçu d'une manière audacieuse qui ne pourrait avoir aucune espèce de contact avec le peuple. Le peuple était ravi. Tout au plus blagua-t-il les questions religieuses : *le Chrétien*, film anglais tiré du beau roman de Hall Caine, fit beaucoup rire, et *la Rédemption de Panamint* ne se fit pardonner son orthodoxie que grâce au sourire du Dustin Farnum.

Dans un lointain Olympic-Palace, du fond de la rue de Vanves, le complexe et haut film de Ince, *la Mauvaise Etoile*, fut accueilli avec tant de respect qu'on en saisit la pensée d'apostolat et qu'il fut salué d'une belle ovation. Dans le public, les hommes étaient « en casquette » et les femmes « en cheveux ».

Aux samedis compacts de Barbès-Palace, Douglas Fairbanks et son ingénieuse poésie sportive ont éveillé chez le spectateur des bonheurs d'enfant ou de blasé d'art qui découvre une étincelle neuve. Vraiment il n'est pas décourageant d'être spectateur de ces spectateurs.

Des élans fous de passion ? C'était au cinéma Lecourbe. C'était à Grenelle. C'était au pont Mirabeau. C'était même à la Chapelle. Et si nous avions le temps de parler de la place d'Italie, de Levallois, de Ménilmontant, de l'avenue de Saint-Ouen…

L'élite – qu'elle dit – a bien tort de ne pas s'apercevoir de l'importance d'un tel événement. Il nous surgit un art populaire véritable, à nous Français qui n'en avons jamais eu que sous la forme pompeuse spéciale et impérieuse du luxe de l'Église. Et le monde entier des civilisés n'a pas eu de spectacle aussi vaste depuis les Dyonisies athéniennes !… Vingt siècles de christianisme ont-ils remplacé ou tout bonnement étouffé ce besoin d'unir les idéals inconscients de la foule en un idéal représenté par une idée, une danse ou un masque ?

Le désir profond n'en est point perdu. L'Allemagne, la Suisse, l'Orient restituaient, avant la guerre, le faste des anciens spectacles. Il arriva de retrouver dans la renaissance française du théâtre en plein air l'âme populaire, car le *Prométhée* des Arènes de Béziers, l'*Alkestis* du théâtre d'Orange, le *Polyphème* de l'Athéna-Niké à Marseille, touchèrent beaucoup moins fortement les artistes venus de Paris que les masses campagnardes ou provinciales réunies ces soirs-là.

Puis-je répéter que l'immense prestige des courses de taureaux est lié à cette fusion hebdomadaire de dix ou quinze mille individus de tous ordres à qui une heure de lumière, de couleur, de beauté agile – et d'art – donne une seule voix, une seule vie, une seule âme ?

Le cinéma est plus puissant. Il rapproche davantage. Il est même international, et c'est tellement énorme que personne ne songe à s'en étonner. Quand on se rendra compte de l'action mondiale du ciné, on sera peut-être terrifié. Car il faudrait parfois guider ce maître des foules.

Mais les individualités mercantiles et artistiques s'entre-dévorent. Les propagandes se combattent grossièrement. Et tous ceux de France, qui pourraient ou devraient *savoir*, dédaignent l'écran ou ne le servent que du fond d'une loge, près de l'Etoile ou sur le Boulevard. Même, s'ils ne voient pas que c'est un art populaire en marche, ils gagneraient à aller de temps en temps dans les quartiers excentriques. Ce que la foule pense d'un film dramatique, d'une pitrerie ou des actualités est un enseignement. Et, ce qu'il est plus pressé de connaître, un renseignement.